

Voyez comme on danse

David Dorais

Number 74, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2018). Review of [Voyez comme on danse]. *L'Inconvénient*, (74), 65–67.

VOYEZ COMME ON DANSE

David Dorais

Dès sa parution en février 2018, le dernier roman de Jean Teulé, *Entrez dans la danse*, a obtenu des chiffres de vente enviables. Tiré à cent mille exemplaires, il s'est classé en trois jours dans le top 20 GFK/Livres Hebdo au onzième rang. Il est vrai que les œuvres de l'auteur récoltent souvent la faveur du public. Ce sont des romans qui se penchent sur des faits peu connus, étranges ou macabres de l'Histoire de France, romans que le site *Culture-box* désigne comme des « biographies rock'n'roll des marginaux de l'histoire ». Ça vous fait grincer des dents comme description ? Moi aussi. Teulé veut rendre l'Histoire « cool » en mélangeant à parts égales des faits divers sanglants et une écriture ancrée dans la modernité, avec des références anachroniques en prime. De lui, j'avais lu le livre consacré au massacre de la Saint-Barthélemy, et au rôle qu'y ont joué Catherine de Médicis et son fils Charles IX, livre intitulé *Charly 9*. On voit tout de suite, par le simple titre, le glissement vers la contemporanéité qu'opère Jean Teulé ainsi que son désir de faire jeune. Il m'était resté de cette lecture un mélange

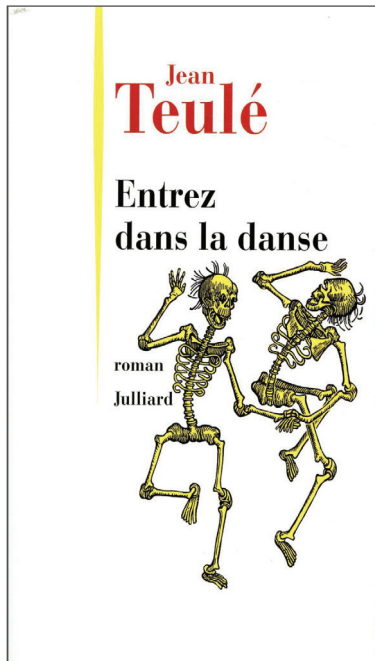
de contentement devant son portrait truculent de l'époque (je me souviens entre autres de la scène saisissante où, au matin du 24 août 1572, on découvre dans Paris les milliers de cadavres des protestants massacrés) et d'agacement devant ses pirouettes stylistiques.

Entrez dans la danse repose de nouveau sur une bizarrerie historique. Entre l'été 1518 et l'hiver 1519, une étrange épidémie s'est répandue dans Strasbourg : pendant une famine, quelque deux mille personnes ont été prises d'une frénésie de danse irréprouvable. Cet événement est peu documenté, ce qui a laissé à Teulé assez de marge de manœuvre pour inventer à loisir. C'est d'abord l'extravagance de l'anecdote qui m'a attiré vers ce roman, couplée au fait que, l'histoire se déroulant à la Renaissance, ma fibre d'ancien seizième siècle en était stimulée.

Mais je suis aussi tombé sur un passionnant débat entre deux membres de la rédaction de *L'Express* qui m'a donné encore plus envie d'aller jeter un coup d'œil à ce roman. Dans cette *disputatio* moderne, deux journalistes s'opposent sur les qualités et les ratés du livre de Teulé. L'intérêt n'est pas tant de savoir

qui a raison sur la qualité globale de l'œuvre (est-elle bonne ou mauvaise ?) que d'examiner les arguments utilisés par l'une et par l'autre. Marianne Payot a la charge de défendre l'œuvre. Ses arguments sont variés : elle apprécie la vivacité des scènes d'horreur, l'inventivité du style (dont les contorsions mimant l'agitation nerveuse des danseurs), le côté informatif du récit ou encore la charge satirique anti-ecclésiastique. Les arguments d'Estelle Lenartowicz tournent quant à eux autour de notions formelles. Elle concède que le sujet est romanesque à souhait et que l'auteur a su appuyer son imagination fertile sur un solide savoir historique, mais déplore le fait que la langue est alambiquée, controuée, artificielle. Elle blâme aussi le manque de structure : toutes les informations sont déversées comme le contenu d'un tombereau qu'on est pressé de décharger. Qui plus est, les dialogues sont invraisemblables et on trouve des longueurs « lourdingues ». Bref, il s'agirait d'un fatras sans ordre et sans pensée.

Après lecture, il me semble que c'est la défenseuse du roman qui a le



mieux cerné la physionomie générale de celui-ci. Il est vrai que l'auteur n'évite pas toujours les maladresses stylistiques. Tenez, je vous ai réservé cet amusant exemple d'anacoluthie, où la maladresse grammaticale dégénère en excentricité anatomique. Le personnage de l'évêque vient de tomber dans un baquet à lessive : « D'abord cul au fond de la cuve, la tête de Honstein réapparaît ensuite à la surface. » Teulé n'échappe pas non plus aux grossières erreurs de logique. Strasbourg étant, dit-on, menacée par l'avancée des Turcs, on a placé dans la tour de la cathédrale un guetteur chargé de faire sonner une cloche s'il voit arriver l'armée ennemie. Ce guetteur est sourd, mais pourtant, quand il fait finalement sonner la cloche, il s'aperçoit tout de suite qu'elle ne produit aucun son, donc qu'elle est fendue.

Pourtant, malgré ces dérapages, le livre s'avère dans son ensemble assez réjouissant. On peut relever le côté rabelaisien ou carnavalesque de l'œuvre. Elle s'ouvre sur une scène macabre où Enneline, femme d'un graveur et première victime de la maladie dansante, va se débarrasser de son nouveau-né en le jetant depuis le pont du Corbeau. La mise à mort d'un bébé en ouverture de récit n'est pas sans rappeler *Dieu et nous seuls pouvons* de Michel Folco, auteur dont Jean Teulé se rapproche par son intérêt pour l'histoire populaire et

marginale ainsi que par son goût pour le pittoresque et le crapuleux. Mais la violence n'est pas typique de Rabelais. On pense plutôt à la scatologie, et il y en a une foison dans ces pages. Tableaux dégoûtants où l'on nous décrit le dégât que font les danseurs sur la plate-forme qui leur a été construite. Incapables de s'arrêter, ils sont bien forcés de déféquer sur place, et la surface où ils bondissent devient rapidement une patinoire. L'un des personnages secondaires, affamé (rappelons-nous que c'est une période de famine), ira même jusqu'à récolter quelques échantillons pour s'en nourrir. Il en attrapera une maladie qui lui fera perdre des bouts de corps : doigts, joues ou narines. On n'est pas loin des « vérolés très précieux » apostrophés par Alcofribas Nasier au début du *Gargantua*.

De manière plus large, on voit s'animer chez Teulé un petit peuple gouailleur, retors et bon vivant. L'auteur raconte son histoire avec bonhomie, plein d'une affection marquée mais aussi d'un amusement légèrement hautain devant ces personnages rustaude. Il aime les voir s'agiter et aime décrire leurs petites vies. On pense à Breughel et à ses scènes de la vie paysanne : même posture d'intellectuel peignant un monde folklorique pour lequel il éprouve un mélange d'amour sincère et de fascination amusée. En contrepartie, les figures d'autorité sont ridiculisées, ce qui est le propre du carnavalesque. J'ai parlé de l'évêque, grand homme d'Église prétentieux et profiteur, qui se retrouve cul par-dessus tête dans le baquet de lessive. Je pourrais aussi parler du maire, obèse brasseur de bière, dont le mandat s'achève et qui se désespère, à coups de jurons, de devoir gérer cette crise abracadabrante.

À ce propos, la construction du récit est bien faite et montre une rigueur qui vient réfuter les critiques d'Estelle Lenartowicz sur le manque de structure du roman. En gros, l'auteur fait alterner les scènes où les danseurs, de plus en plus nombreux, font rebondir leurs sabots sur le sol et les scènes où les magistrats, de plus en plus déconcertés, discutent à l'hôtel de ville pour tâcher de trouver une solution. Celle qu'ils adopteront sera radicale, mais elle aura le mérite de donner un dénoue-

ment clair au roman. Entretemps, on aura assisté à quelques épisodes burlesques, par exemple celui où des mendiants se font passer pour des malades. La raison ? C'est que la municipalité a ordonné de nourrir les danseurs en leur faisant avaler des cuillerées de haricots et des gorgées de bière. Les meurt-de-faim grimpent donc sur l'estrade en se contorsionnant faussement. On les fait manger, puis on marque leur front d'un trait de charbon pour signaler que ceux-ci ont reçu leur part. Les fraudeurs effacent alors la marque et reviennent quémander une nouvelle portion. Une fois repus, ils s'en vont en prétendant qu'ils sont guéris, mais qu'un nouvel accès pourrait bien les reprendre le lendemain à la même heure.

Le désir de Teulé de décrire des réalités au ras des pâquerettes (besoins corporels comme la nutrition et la défécation, ou vils intérêts personnels) se traduit dans le style familier qu'il emploie. Ça ne se gêne pas pour être trivial. Vous aurez ainsi des « putain », des « cul », des « chier », des « connasse », des « miches » (pour les fesses), des « dingue », des « merdier » autant que vous en voudrez. À propos d'Érasme, qui a naguère vanté la vertu des Strasbourgeois, le maire déclare : « Putain, s'il revenait en ville il ferait une drôle de gueule au milieu de ces agités du cul ! » Mais une telle vulgarité est compréhensible, elle se justifie par le parti pris de l'auteur pour la subversion des hiérarchies traditionnelles. Plus agaçants sont les croisements forcés qu'il opère entre le passé et le présent. Ainsi, l'évêque en chaire est comparé à une « star ». Les paroissiens dansant au son de la musique d'orgue sont décrits comme « un flash mob ». Et le chaos qui en découle est présenté, tenez-vous bien, comme une « ambiance night-clubbing de trance festival ». Rien de moins !

On peut bien sûr se désoler d'un tel désir d'être « dans le vent ». Mais je crois qu'il révèle, à sa manière, un sens caché du roman de Teulé. Car tout au long de ma lecture, je me suis demandé si le but de l'auteur n'était pas, plutôt que de brosser un tableau d'époque, de faire une vaste allégorie de la France actuelle. Le roman s'ouvre dans une atmosphère de fin du monde, où des pré-

sages annoncent le malheur : une météorite est tombée sur la ville et plusieurs enfants monstrueux sont nés. Une fois l'épidémie éclose, on évoque l'influence maligne des astres et on cite l'exemple des plaies d'Égypte. Cette apocalypse qui couve ne servirait-elle pas à symboliser le « déclin » de la France décrié par certains penseurs, pour qui le pays serait au bord du gouffre ? D'autant plus que, tout au long du roman, les autorités brandissent comme un épouvantail la présence des Turcs, supposément sur le point de fondre sur la cité. Cette menace étrangère me semble servir à parler de l'immigration musulmane, souvent présentée par ces mêmes « déclinistes » comme une pression intolérable exercée sur l'identité et la cohésion de la France.

À ce propos, Teulé énonce, toujours de manière déguisée, sa position. À un moment, le capitaine des gardes s'exclame : « Ah, les Turcs peuvent rester chez eux. Strasbourg se débrouille très bien toute seule pour faire crever ses habitants ! » Manière de dire que, si la France se meurt, ce n'est pas du fait des adorateurs d'Allah, mais par l'action des Français eux-mêmes. En effet, Strasbourg est décrite comme une ville ruinée, décimée, réduite à rien. La famine la ronge, et les remparts protecteurs se fissurent et s'affaissent. La maladie apparaît comme une métaphore servant à exprimer le martyr de la population. Un médecin, s'interrogeant sur la nature du mal, commente : « Ce serait donc l'extrême détresse qui serait responsable en prenant la forme saugrenue d'une épidémie de danse, dernier moyen de fuir l'intolérable réalité d'une ville gorgée de souffrance. » La danse serait une éruption violente, symptomatique d'un malaise profond. Les gens ayant perdu tout espoir, ils se lancent dans une farandole sans lendemain, incapables de voir comment ils pourront rattrapper du malheur. Et qu'est-ce qui, précisément, met cette société en péril ? Ce sont les divisions internes. La Strasbourg de 1518 est exposée aux premiers vents de la Réforme, qui va bientôt diviser la chrétienté, en particulier la France. En ce sens, à quels déchirements actuels Teulé pourrait-il faire référence ? Peut-être aux tensions entre l'extrême-gauche et l'extrême-droite ? Toujours est-il que le dernier chapitre du roman vient confirmer cette lecture catastrophiste. Il consiste en une seule phrase courte : « Cinquante-quatre ans plus tard, c'était la Saint-Barthélemy. » La peste dansante n'était donc qu'une manifestation imagée de la Réforme et des guerres civiles qui allaient suivre. Par son roman, de façon allégorique, Jean Teulé veut ainsi mettre en garde ses lecteurs contre les troubles à venir qu'il pressent ou qu'il redoute. ■

ENTREZ DANS LA DANSE
Jean Teulé
Julliard, 2018, 158 p.

47^e
3 - 14
OCTOBRE
MONTRÉAL

festival

du
nouveau
cinéma

présenté par
QUÉBECOR

nouveaucinema.ca
#fnc